

Marilyn Hacker

Poèmes

traduits par Claire Malroux

Une figure de premier plan de la poésie féminine américaine, auteur de sept recueils de poèmes dont le premier, *Presentation Piece*, a obtenu le National Award en 1975. Le plus récent, *Winter Numbers*, d'où sont extraits les poèmes ci-dessous, est sorti cet automne chez Norton. Un choix de ses poèmes a déjà fait l'objet d'une traduction en français par Jean Migrenne, sous le titre *Fleuves et retours*, aux éditions Amiot-Lenganey. « Un don miraculeux pour les formes fixes (sonnets, ballades, sextines), joint à une sensualité d'une provocante intensité », selon Edmund White. Marilyn Hacker partage son temps entre New York et Paris. Elle a été rédactrice en chef de l'importante *Kenyon Review*.

HIVER DE CANCER

(extrait)

pour Rafael Campo et Hayden Carruth

Des syllabes se formaient aux marges assombries
du jour. A côté de fauteuils, sur des bureaux, des lampes
s'allumaient. Des pneus chuintaient sur l'asphalte
mouillé. Dans mon studio, un concerto pour flûte.
Les toits luisaient sous le glacis mince de la pluie.
Je regardais d'une grotte ainsi qu'un ours au chaud.
Une lumière jaillit comme on grimpeait des marches
en face, puis s'éteignit : une clef, une phrase
tourna dans la serrure, et soudain quelque chose s'ouvrit.
Je voyais un jeune homme à sa fenêtre écrire
devant une table à tréteaux, une plaque halogène
sur son livre, des rayons noyés d'ombre. La nuit
tombait fraternelle sur le flot entre
les numéros pairs et impairs de la rue.

Les numéros pairs et impairs de la rue
où j'habite sont à plus de quatre milles
d'un jour de février en Ohio enseveli
sous la neige, routes verglassées, grésil
prévu pour plus tard, où je suis incomplète
comme ma poitrine amputée. J'ai perdu du poids —
un sein — depuis cette soirée d'un gris parisien

de décembre, quand les pieds d'un voisin
gravissant le vieil escalier et ceux comptés
sur la page étaient une compagnie rêvée.
Dans mon sein calme une averse tumeur couvait.
La certitude de mes retours se réduisait
à néant. Après la terreur, le courage
devint une autre forme d'humour macabre.

C'est devenu une forme d'humour macabre
de relire les élégies que j'écrivis
à cette table en pin, avec en filigrane
le cancer pour leit-motiv, dressant la liste
de mes morts, les morts inconnus, la rumeur
de morts fortuites et pandémiques. Je pensais
être un témoin, une survivante, happée
puis expulsée du maëlstrom, connaissant plus
que certains la douleur, mais par l'amour d'autrui.
Il me faut trouver une autre métaphore,
dévorer les récits de mères ayant subi
des mastectomies. « Quatre-vingt-quatre ans et elle se porte
comme un charme ». Cellules traumatisées, je lutte
de mon mieux, insignifiante Juive en exil.

Je suis encore en vie, insignifiante Juive
en exil, que cet exil soit volontaire
ou non : l'Ohio m'est étranger.
La mort me suit ici, mais je paie des droits
pour rester en vie. Globules blancs en chute libre :
un retard d'une semaine en chimio
le prolonge : jusqu'en juillet, l'Ohio ?
Les Nazaréens et Pentecôtistes pour qui boire
est un péché mortel prieraient pour me voir
guérir, trouver le Christ, la norme, et partir.
Mais je suis vivante, et peux espérer le rester
encore un peu. Insomniaque à force de peur,
je me dis : ce n'est pas la pire horreur.
Ce n'est pas Auschwitz. Ce n'est pas le Vel'd'Hiv'.

Ce n'est pas Auschwitz. Ce n'est pas le Vel'd'Hiv'.
Ce n'est pas un viol collectif en Bosnie ni
un viol avec étripage en série au Salvador.
Mon corps qui se trahit a besoin de gémir
sur les métastases des haines. En sursis

(si je le suis), quelle est ma raison de vivre ?
Le cancer, aussi gratuit qu'un massacre,
ne résout rien, me renvoie à la panique
et son oeil révolté dans la nuit mortelle,
à la mort muette à quarante-huit ans de mon père,
à chaque Juif numéroté, tondu, émacié
que j'aurais pu être. Ils portaient le dur tatouage,
cicatrice, s'ils survivaient, au-delà d'océans.
Devrais-je tatouer la mienne ? Que dirait-elle ?

La main qui tenait la tasse était celle de ma fille
— elle me tendait la chemise, enfilant dans la manche
mon bras amoché. Elle lavait mes cheveux
(pas encore tombés), semait dans la cuisine une pagaille
juvénile, m'aidait à sortir de mon bain.
Plusieurs fois, elle regarda la longue cicatrice
cousue d'agrafes, là où jadis je l'allaitais,
sans se détourner. Elle m'emmenait/je l'entraînais
chez le médecin, où elle me tenait la main
tandis que lui, de sa main sûre, avec l'outil pointu,
coupait l'acier, comme sur un manuscrit revu
entièrement réécrit depuis mon temps de star,
où je la nourrissais sans soutien-gorge spécial
ayant, petits et fermes, des seins de vingt-cinq ans.

Nul corps ne cesse de rêver d'avoir vingt-cinq ans
ou douze, ou dix, alors que le possible est
un long chemin abrité du deuil par des peupliers,
nager dans le fleuve, suivre la sente, pénétrer
par le portail ouvert, trouver la ruche dorée
ruisselante de miel liquide. Risible
fantasme si, entre-temps, d'invisibles
entropies barrent les routes, et si l'on atteint
une ruine, où des arbres frappés de calvitie
s'étiolent au bord d'un fleuve qui s'envase.
Le soleil couchant a affreusement l'air de sang.
L'essaim flottant n'a rien à pardonner.
Ta voix implore l'indifférente nuit :
« Je ne sais pas encore mourir. Laisse-moi vivre. »*

* Ce texte est tiré d'une séquence de quatorze sonnets.

PRESQUE UN DISCOURS D'ADIEU

Tu m'es advenue. Comme advient le bulldozer au bâtiment à l'abandon, ou comme, frôlant mon crâne, la camionnette m'est advenue en balafre sur mon menton. Tu es allée aussi profond que j'étais jamais allée. Tu étais en moi comme mon poulx. Nouveau-née cinglant vers le coeur maternel malgré le choc du froid et du jour : quand tu es partie, langée d'air étrange, je me suis retrouvée si seule, inventant la vie laissée après toi.

Je ne veux pas que dans mon souvenir tu sois ce quatre heures du matin qui dura huit mois après que tu m'es advenue comme au téléphone un mauvais numéro à minuit, portant la facture à un chiffre astronomique inconnu en devises d'un autre pays. Depuis que tu m'es advenue le dollar a plongé. Tu as grandi dans ta propre peau, grandi dans l'espace que tu mesures avec qui tu peux aimer en retour sans interdit.

Moi, j'en aime une avec qui j'apprends à vivre les jours d'hiver et leur dégrisante routine de réveils et sommeils, matins de caféine, lessives, pot-au-feu, flocons de poussière dans l'entrée, emplettes au lieu du plaisir parfois, au lieu du désir, l'espoir que le passé sera suivi d'avenir.

Elle ne sera jamais une fiction que j'invente. Avec toi je ne connaissais pas de limites. Si je t'avais blâmée, je pourrais t'absoudre,

mais ce qui a poussé ma main froide, de retour auprès de tes cheveux, ta bouche, ton esprit, à vouloir être où elle n'aurait pas dû, définie par ce lieu où elle était, était et resta jusqu'à ce que le gonflement rond se liquéfie, éclate sur le duvet d'une joue en syllabe, en larme, n'était pas, quoique j'eusse souhaité, un blâme. Tu as été le soleil et la pluie dans mes parages. Tu as été l'épopée de l'épisode. Tu as été l'année à l'apex de l'équinoxe.

CLEIS

Elle a seize ans, et déjà l'air d'une femme,
n'était l'acné, signe de sa puberté.
Je me souviens de sa peau de nourrisson, dorée,
sans défaut. Je me souviens

comme je la grondais, la giflais, la désirais
autre qu'elle n'était, et sans mâcher mes mots.
Toute mère sait qu'elle trahit sa fille.
Est-ce exact ? C'est possible.

Elle n'était pas l'architecte de maquettes d'avion,
ni la sprinteuse que je n'avais jamais pu être,
ni la pilleuse de livres de ma bibliothèque,
ni Rimbaud, ni Brontë.

Elle n'était pas une héroïne de roman.
Elle n'avait que huit ans, un corps parfait
saisi en plein élan, à l'instant de plonger
dans l'eau bleue :

(photo de 1982, à Vence, où elle m'avait rejointe
confiée à une hôtesse d'Air France). Elle est
l'élément humain de base, peau mate, hâlée,
sans ailes, mais qui vole.

Elle a des seins, des fesses pour la retenir sur terre
à présent. Relit dans sa mezzanine des bouquins d'enfant
Les Quatre Filles du Docteur March, *Robin*
des Bois, *l'Étalon noir*,

— se rêvant à rebours de l'adolescence
tout en parlant de bagnoles et de studio à soi
Seize ans est une salle d'attente : plus vieux, plus jeune,
n'importe quoi vaudrait mieux.

Chaque jour un peu plus un visage d'adulte,
encore à découvrir, se superpose au sien
tandis que, tournesol, il se détourne de l'enfance,
«clair et inouï»,

disait une berceuse (composée par un poète
âgé, loqueteux, incontinent, vivant à l'écart

dans un taudis encombré de cailloux et de papiers,
flamboyant auteur jadis

de ballades) : chats devant l'âtre en hiver,
magique roi-chat ronronnant à ses pieds
faim et désespoir dans les cris des chats
écorchés des gouttières.

Je la chantais voici longtemps, en la caressant.
Depuis qu'elle a des seins, je ne l'ai pas vue nue.
La sueur d'un bébé sent la lavande ; la sienne
est piquante, féminine.

Quand j'étais éprise d'elle et, comme une amante,
encline à ériger en mythe la bien-aimée,
la connaissais-je mieux qu'à présent, où
nous connaissons nos limites ?

Aujourd'hui c'est une voyageuse comme les autres :
tresse blonde, feutre, jean et blazer en tweed gris,
poussant sur un chariot un vieux baluchon,
libre, dans un aéroport

plein de passagers hagards qui débarquent, ou partent.
Elle s'arrête, me voit. Sous le signe ARRIVÉES
on s'embrasse, et on hisse le vieux sac, une anse
chacune sur l'épaule.